



Le chou philosophe

Jean-François Joubert

Le parc. Quelques hectares de verdure, des vagues de terre verte, dociles, puisque immobiles, des arbustes qui tissent toiles et délices, des oiseaux qui peuplent nos rêves.

Bohars, lieu-dit bien connu des Brestoïses de souche, à vol d'oiseau à quelques kilomètres de ma mémoire, l'aber !

L'Ildut, bras de rivière, enfance, plaisir de la mer, le port, la vase, les cygnes et la « sorcière », ce rocher qui trône au milieu du port, et sur sa tête des cormorans en attente de tempêtes atlantiques pour sécher leurs plumes !

Vide.

Je range ma case, ma cervelle malade, ce petit coup de folie qui m'a fait peur.

« Bienvenue chez les fous » : entrons dans ce monde tel que je le visite aujourd'hui.

Un problème au boulot, rien de grave ; puis l'enchaînement, un autre, dans ma cellule familiale ; le médecin de famille me conseille du repos : « Où ? », lui demandai-je. « Alpe d'Huez, Antilles, Polynésie : non ! Vous allez aux urgences « psy » et vous serez entendu, écouté ; vous devez faire un break. »

La cavale blanche, couloir, veste bleues, vestes blanches, carte Vitale, attente, attente et enfin poser des mots sur un trouble, et une ambulance qui vient me chercher ; on m'installe, boucle la ceinture, je ferme ma bouche, étonné par le chant de la sirène aux feux, un peu inquiet de la suite, il faut bien le dire !

Ce n'est pas une prison, presque un hôtel de ville, de village, enfin... là commence mon voyage ! La chambre blanche, une fenêtre sur un autre bâtiment, un jumeau de celui aperçu en entrant, la fouille de mes objets personnels (juste un acte formel pour limiter le vol et ôter toute envie de suicide) ; je suis habillé et descends l'escalier, pas encore informé que rien que cela, ma tenue de circonstance, jean et

chaussettes blanches, montre aux meubles du coin (les anciens) que je suis presque libre...

Télévision, fauteuils et canapés sont mes nouveaux voisins ; les paumés de ce lieu vaquent à leurs occupations, certains délirent un peu, vocalisent ; mais nombreux sont ceux qui dorment ou tentent de le faire. Moi, je sors prendre l'air, respirer, et inhaler mon vice, cette fumée au cancer prononcé (nous sommes nombreux dans ce cas-là) ; les patients partagent ce plaisir toxique, puisque après une demi-journée à contempler les mouvements, la phrase qui revient le plus n'est pas « Bonjour » mais « T'as pas une cigarette ? ».

La hiérarchie est installée, d'évidence : les anciens, les résidents permanents, osent lever la voix quand j'observe les nuages (temps gris sur la Bretagne, mouvements de stratus et cumulus, souvenirs des cartes annonçant la magie d'une dépression... humain en perdition sur fond marin qui recherche l'anticyclone de ses pensées amères).

Le temps est long, peu d'interactions ; quand soudain, en allant aux toilettes, des coups, et des coups proches du centre névralgique où sont basés médicaments et personnel de garde : la pharmacie ! Les têtes pensantes ne viennent que quelques heures définir les soins, donner ordres et indications ; la thérapie de l'endroit est source de mystère, ainsi que le personnage étrange aperçu ensuite, qui entre bruyamment dans ma vie — « Johnny Belle Gueule », tel sera son surnom !

Je sors des toilettes, un regard furtif dans la glace, baisse mes yeux ouverts et gris ; je sors et croise le « staff » en réunion de travail dans l'enceinte du bureau coffre-fort, où sont mes papiers, tous mes besoins du quotidien, ces biens précieux qui dehors ne doivent pas se perdre et qui ici dorment sous clé ! En passant les deux portes bleues, sans doute assorties à la teinte des âmes présentes dans ce bassin fertile en maladies psychiques, une fenêtre sur la cour intérieure me laisse perplexe : un individu sans visage et sans voix, caché derrière une porte et un rideau qui l'empêchent de communiquer autrement que par la violence de ses murmures sonores, ses cris coups de poing qui font causer les matricules, ces cris qui gênent certains et en amusent d'autres.

Aux alentours d'une porte coupe-feu, j'aperçois ce passage exigü, qui d'après un calcul savant devrait être le dernier lien pour regagner la pièce centrale, celle au bocal toujours allumé, à l'aquarium télévisé.

J'ai le temps de voir, d'entr'apercevoir des sourires, les premiers ! Ce sont ceux de l'équipe de soin, de l'hygiène de la place et aussi ceux de l'esprit : infirmiers, thérapeutes sous divers noms et courant d'air de la psychiatrie, conversant autour d'un bol ou d'une tasse de café ; mais quel est le sujet de ces éclats ?

Est-ce nous, pauvres pommes au ver solitaire, ou comme dehors on discute de la pluie et du beau temps, eux de leurs activités aux fermetures invisibles ? Ma paranoïa du moment pense qu'ils conversent du sol au bourdon qui résonne et tue « la pensée sauvage » ; je vois et j'envisage midi, ce vague fumet de cassoulet, souvenir présent au passé, d'un bel endroit pour dîner, chaleureux et convivial, autour de ce mets classique de France. Midi, l'horloge de la cérémonie, la porte de la salle à manger s'ouvre, une meute autour de cet endroit que j'envisage, petite bousculade, les habitudes, chacun sa table, son assiette, ses relations personnelles ; nous sommes loin d'un sommet festif et gustatif. J'ai faim, aussi une île flottante aux « Carambars » me ravirait l'esprit ! Oh ! j'ai le ventre vide et plein d'idées pour ce midi. Les infirmiers qui mangent distribuent les pilules magiques, celles de l'oubli, du temps perdu ; ils passent donner de la potion, surveillent l'ingestion des « comprimés » et puis vont à leur table, le bip posé à côté d'eux.

Quelques querelles (un grognon veut des frites, une autre fait sa comédie pour ne rien manger), et moi, qui entre dans cette atmosphère curieuse, je suis entouré par les cadres, qui seraient des geôliers si les portes étaient closes ; sourires, quelques paroles, je constate que la nourriture de la cantine centrale ne leur plaît plus aux papilles : ça se plaint ! Les plats sous cellophane n'ont guère le temps d'être fleurs fanées, car en trente minutes chrono, juste le temps du ballet quotidien, la boisson chaude relaxante est là ! Encore un sujet de convoitise, de dispute, de dominance ; car même ici, une hiérarchie est installée, accointances et dominance, voire trafic d'influence sous couvert d'échange de mon entrée contre ton dessert. Boum, mon cœur ne bat pas la chamade mais je compte le temps, je viens d'entrer de plain-pied dans l'ennui !

Ce matin, au cours de mon tour d'horizon, j'ai vu une femme portant sourire, proposant sans un véritable succès une inscription au groupe dessin/peinture. J'avais fait mine de ne pas comprendre mais là, en une demi-journée, je sais que toute activité pour se vider la tête est bonne à prendre. Un peu troublé, j'avais compris que l'ordre du jour de mon entrée était particulier, car chacun devait regagner sa

chambre, pour être vu et pourquoi pas entendu. Moi, non ! Alors mon trouble demeure, sur la raison de ces rires « fous ». Une question m'effleure : est-ce cela que provoque l'étalage du supermarché au toit carré, celui de nos diverses pathologies confuses et mélangées ? Eux, les soignants, prennent le temps, le thé ou le café, autour d'un bon banquet, un gâteau d'anniversaire ; alors que mon ventre vague se creuse, pensai-je sur le moment. J'assiste, petit nouveau éberlué, à la préparation de la semaine : l'heure où tout se décide pour la visite du lundi ; où chaque patient de nuit, donc d'un lit, doit attendre son tour, poser ses questions, penser devant le « psychiatre » responsable de ses rêves futurs, et dont les pilules aux pouvoirs magiques peuvent ôter mal ou cauchemars ; mais ils sont tellement peu concernés ! Ce ne sera que le vendredi que je comprendrais la frayeur de la première visite en chambre, quand une meute en blouse blanche entre dans votre nouveau meublé ; mais cela n'est pas le sujet !

On reconnaît la tête pensante, l'interlocuteur de base, car sa condition supérieure, de l'étage supérieur, lui permet d'être en civil ! Mais cela, évidemment, je ne le savais pas car dans mon cas des insomnies ravageuses détruisaient mon énergie, le moteur de l'inspiration de ma vie ; incapable de regarder et sentir les mouvements du vent, puisque mon métier est de plein air, je suis presque un marin qui a perdu le cap, celui de Sein, et cherche Belle-Île, un peu de repos, et puis mince !

L'heure passe tel un goéland qui ne plane pas dans le ciel bleu ; enfin, une troupe devant la porte de l'ergothérapie ; j'y vais, me colle au mur, demande si je peux découvrir l'atelier. Acceptation. Quatre individus pour une activité, un homme arrive (l'intelligence ne se masque pas derrière ses lunettes), courtois, il pose les conditions ; nous sommes en silence et écoutons les consignes ; je suis fasciné par les couleurs primaires, le choix pour dessiner, peindre : pastels, tubes de peinture, crayons, autant de couleurs séduisantes composent le menu.

Une agitation accompagne la distribution des feuillets blancs ; petit handicap : je ne sais pas mélanger, dessiner, mais bon ! Très vite, mon attention change, nous sommes fin prêts à entrer en action quand l'infirmier géant ouvre la porte, un pyjama bleu ouvert sur un torse sec et blanc, un visage qui ne respire plus ! Le mystère de « Johnny Belle Gueule » vient de s'éclaircir ! Titubant, deux à trois minutes pour l'installer ; l'homme ne parle pas, on lui donne sa chance de s'exprimer... commence le temps de la récréation, un peu de vie !

Ne sachant pas plus mélanger les couleurs que les épices, j'évite l'horreur des mélanges, trace des traits — mon obsession de l'enfance ! Une mouche passe ; dehors, la vie est peu inspirante ; mon regard navigue de feuille en feuille, pour voir le théâtre imaginaire, la naissance hors-d'œuvre ; à chacun son style, à chacun son degré de maîtrise. Mais soudain, blocage système ! Sur mon côté droit, en tremblements, muni de cette attention consciencieuse de l'ouvrier de classe, je fixe l'arborescence et la naissance de ce dessin ! Comment expliquer ce que je vois, pendant que les traits de crayon subliment la page de mon vide... ce visage torve s'anime et je suis la résurrection d'un homme, sous la douleur son « antre » papillon. La feuille devient une gourmandise, le gris est le support du mets entrevu, le feu rouge devient rubis, le jaune des perles du Sud. Obsédé par cette création à l'opposé de ce que je croyais être celle de son âme, n'envisageant que son corps tordu ; ma salive, oubliée et séchée, revient en même temps que ce temps qui s'évapore tel une tulle au chocolat. De ces troubles, rien ne sort sur la virginité de ce papier, hormis un mets, un plat, un dessert, l'envie de revenir en arrière, de revenir au passé composé des secrets d'un repas festif et bon, la joie des souvenirs.

Est-ce une mise en bouche ? Un dessert ? Que dessine cette âme cyan ? Une chanson, un bain de baba au rhum, je ne sais ! Ma cervelle de moineau se pose hors ligne, tant la poésie de son dessin, l'outremer, la myrtille, l'ocre jaune, la cerise, le mélange des genres devient rivière de convoitise, une friandise.

Parfois, je quitte sa construction et les yeux de son visage sont éblouissants comme une pâtisserie, cacao, mandarine. Un macaron, une dinde aux marrons, une farce de cochon grillé... Mon imagination ne cesse d'être tentée par cette escapade curaçao, ananas et « espuma », rose plaisir. Je ne cesse d'ouvrir ce cadeau de Noël, enfant qui vit l'irrésistible attirance de découvrir ce plat de résistance, ce dessert de gourmet, cette fleur rose épique, ce citron vert ; mon palais pâlit et s'enflamme, essence de poivre Madagascar, et une réunion d'aventure se crée. Secret, je danse devant la banane suave, les noix concassées, ses crevettes « bouquet », fleurs de la rivière de mon sang, guimauve qui au bain iodé devient rose ; je divague devant cette tendresse gustative ; ce magicien vient de me tirer de ma torpeur, de m'inviter au bal des saveurs, sans les odeurs, mais que de voyages culinaires, le monde s'est ouvert sous mes yeux de Terrien amateur de délices.

Le silence se rompt, le psychologue reprend la parole, chacun s'invite à la table pour raconter sa fleur, sa création, divers discours que je tais, chacun pose des phrases ou des bouts de phrases. Moi, ailleurs, je pense à Monsieur Serge et sa tête, son album aussi succulent qu'une glace au melon, sans le chapeau, mon âme est absorbée par ses mots, une sorte de titre, j'attends l'éveil, le réveil du fantôme frappeur, et là son tour arrive, le silence se fait : mots de bélougas, des borborygmes l'animent ; il aimerait parler, s'exprimer, et le titre parle pour nous dire quoi, « le chou philosophe », main tremblante pour écrire sa pensée. Depuis lors, je ne me fais plus aux apparences, au premier jet, rejet, j'attends la merveilleuse surprise... ce silencieux dessin nourrit ma vie, ma nouvelle route, mon chemin.

Oserai-je parler de philosophie ?

Mon dessin, lui, représentait ma folie de tout temps : donner un sens à ma vie, non pas à mes envies ; répondre à ce concept de l'infini, sans patience ni maîtrise ; j'avais pris un compas, une pointe sèche, fabriqué un cercle, des couleurs, et une règle, pas de mélange des genres ; j'étais devenu enfant, incapable de comprendre cette notion de l'infini — pas le grand et le petit —, les deux pôles que j'imaginai ainsi, selon ma théorie issue de ma situation scolaire, cancre émérite, marque de fabrique « patachon » ; je m'appliquais à aller vers le point de fuite ou d'horizon dans ce cadre rond, je posais de la couleur, vert, jaune, rouge ; sans penser drapeau, nation, juste pour que mes traits aillent vers ce but et au final fassent un gros point noir qui continuait à rejoindre la longue liste de mes interrogations, sans d'autre science que celle confuse qui fuse parfois, vers ce besoin de comprendre cette notion mathématique, que l'on explique sans théorème, une source de problème, pour la naissance du temps.

Donc, je fabrique une théorie du début de l'énigme que j'explique quand vient mon tour (mon temps de parole), expliquant que ces points sont des interrogations, et comme toujours je lève les yeux vers le psychothérapeute, l'interlocuteur magique : si un zéro existe entre l'échelle négative et celle positive des nombres, et que l'on admet que les suites logiques vont croissant — 0, 1, 2, 3, etc. — vers les bords extrêmes de l'infini, dans deux sens contraires, tels deux vents qui s'opposent et s'annulent, changeant la mer en lac, cyan ou turquoise, pourquoi ne pas fermer la boucle dans ce champ sans fin et introduire un autre zéro dans la chaîne, coincé en compagnie de son signe, tel que je le conçois dans ce monde absurde que je tente de

définir à ma sauce ? Ainsi : infini moins, infini plus, et un second zéro qui ferme et le cercle de mes incertitudes, et donne vie à un autre cercle, de ce que l'essence de la science m'apprend quand je lis ou découvre l'univers de ceux qui travaillent à découvrir le mystère de l'existence, et me donnent à moi un peu plus de sécurité dans ma vie de zéro pointé, en ajoutant sans certitude un début et une fin à l'histoire, la petite, la mienne, et la grande — celle de l'Univers.

J'ai presque fini. Juste me calmer les nerfs, pareils à ce moment sur l'eau où une risée me fait décoller, presque voler, et me permet de fermer, de poser ce dernier point. Et d'ajouter ce mot : « Faim » !